

Mariages d'Artistes

OU LE POUR ET LE CONTRE.

Ce n'était jusqu'à présent qu'une vraisemblance, de plus en plus probable. Ce qui se disait sous le manteau de la chemise, dans les coulisses, ce que nous, initiés, nous savions tous, est désormais entré dans le domaine public. Mme Réjane va cesser de s'appeler Mme Porel. Et cette perspective d'une dénouement prochain remet sur la tapisserie une question souvent controversée, sur laquelle le livre, le théâtre et la conversation mondaine ont souvent dit leur mot: Quelles chances de bonheur et de succès offre le mariage contracté avec une artiste?

Il y a du pour et du contre. C'est l'histoire des trois-quarts des choses humaines où l'absolu n'existe pas. Un homme qui épouse une femme de théâtre peut-être parfaitement heureux ou parfaitement malheureux, ou même, plus simplement, à peu près heureux ou à peu près malheureux. Cela dépend de la femme qu'il épouse, et aussi un peu de lui-même. Il est certain que la vie de théâtre, avec ses allures spéciales et son obligatoire liberté, apporte dans le mariage un contingent de chances qui ne sont pas toutes à l'actif de sa sécurité. Mais au théâtre, pas plus qu'ailleurs, il ne serait pas juste de croire que toutes les femmes sont d'incurables coquettes ou d'irréfrénables fantaisistes.

Nombre de femmes de théâtre ont fait ou font encore d'excellentes femmes de foyer. Mais, d'autre part, d'illustres exemples attestent que le foyer des artistes fait souvent tort à celui de la famille. Il n'est, pour s'en convaincre, que de feuilleter le carnet du souvenir.

Comme mari d'actrice, Molière ne fut point heureux. Les souffrances que lui infligea l'inconstance d'Armande Béjart sont légendaires, et c'est le jeu favori des commentateurs de son œuvre de chercher, dans telle comédie, la trace de ses chagrins domestiques et des révoltes de son cœur meurtri.

Bornons-nous, s'il vous plaît, à ceux que notre génération a pu connaître. Dans leur nombre, celui de Mario Chard avec Madeleine Brohan n'est pas le souvenir d'une félicité durable. Le dépit du mari malheureux se traduit à cette fois par une œuvre, la *Fiancée*, qui fut pour lui une revanche et où le public trouva son compte, la pièce était de bonne venue. Il lui envoya aussi un de ses livres avec cette dédicace: "A Madeleine Brohan, son veuf".

À ceux que notre génération a pu connaître. Dans leur nombre, celui de Mario Chard avec Madeleine Brohan n'est pas le souvenir d'une félicité durable. Le dépit du mari malheureux se traduit à cette fois par une œuvre, la *Fiancée*, qui fut pour lui une revanche et où le public trouva son compte, la pièce était de bonne venue. Il lui envoya aussi un de ses livres avec cette dédicace: "A Madeleine Brohan, son veuf".

Comme mari d'actrice, Molière ne fut point heureux. Les souffrances que lui infligea l'inconstance d'Armande Béjart sont légendaires, et c'est le jeu favori des commentateurs de son œuvre de chercher, dans telle comédie, la trace de ses chagrins domestiques et des révoltes de son cœur meurtri.

Comme mari d'actrice, Molière ne fut point heureux. Les souffrances que lui infligea l'inconstance d'Armande Béjart sont légendaires, et c'est le jeu favori des commentateurs de son œuvre de chercher, dans telle comédie, la trace de ses chagrins domestiques et des révoltes de son cœur meurtri.

tirent à la séparation—c'était avant la guerre et par conséquent bien avant la loi Naquet. —Au plus fort de leurs dédémés, Castelmarty chantait les *Hugonots* avec Marie Sasse. Il jouait Nevers, elle Valentine. Et c'était une scène d'une assez pitoyable ironie de l'entendre, au troisième acte, lui débiter le fameux couplet: "Noble dame (bis), venez près d'un époux dont l'amour vous réclame..."

Comme ménage d'artistes, celui des Gueymard ne fut pas en ce genre très heureux, non plus que celui de Caroline Duprez, la fille du célèbre ténor, la créatrice de l'*Étoile du Nord*, qui épousa le fûtiste Vandeneuven, musicien de l'Opéra, avec qui elle fut loin de chanter toujours en mesure.

Un contraste avec ces unions mal assorties entre conjoints de même carrière, c'est le ménage Nicolini-Patti, dont l'harmonie ne fut point troublée. Il est vrai qu'avant de faire le bonheur de Nicolini, la grande artiste n'avait point fait celui du marquis de Caux, son premier mari. Tout jours le pour et le contre!

Jusqu'ici c'est un "contre" que nous avons donné le pas. Le "pour" n'a rien perdu pour attendre.

A son actif, nous citerons les unions parfaitement heureuses du sculpteur Francsché avec Emma Fleury, de M. Stern avec Mlle Croizette, et pour les mariages entre artistes, celui de l'acteur Lafontaine et de sa femme Victoria. Quand après le grand succès de celle-ci dans la *Marguerite des Ganaches*, au Gymnase, on lui offrit d'entrer à la Comédie-Française, Lafontaine l'accompagna sa femme pour remercier l'administrateur général de l'honneur qu'on leur faisait.

«Mais, fit l'administrateur, il n'est question que de madame... Sans doute, répliqua Lafontaine, mais voilà, ma femme et moi nous ne nous séparons pas.» L'administrateur sourit, et la Comédie-Française, au lieu d'une bonne recrue, en fit deux.

Sans quitter le Théâtre-Français, nous trouvons le ménage très uni de Mlle Baretta et de M. Worms, tous deux aussi de la maison; de MM. Truffier et Lejoir avec Mlle Molé et Thuillier, par où la Comédie Française s'est, par deux fois, liée à l'Opéra-Comique.

A l'Opéra, où nous écoutons tout à l'heure l'écho fâcheux de dissonances conjugales, l'harmonie se rétablit avec les ménages Lureau-Echalas et Christian-Vaguet. D'anciennes artistes de l'Opéra ont contracté hors de leur théâtre des unions qui ne passent point pour malheureuses: telles que Mlle Desvrières épousant M. Adler, Mlle Salla épousant M. Ubring; et tout récemment, la jolie Mlle Sanderson convolant, à travers l'Atlantique, avec un cubain, M. Terry.

On sait, d'autre part, que Mlle Joséphine de Reszké a épousé un riche seigneur de Pologne, et que son frère, Jean de Reszké est, depuis peu, devenu l'époux d'une de nos mondaines les plus titrées.

Vous le voyez, dans les autres théâtres, des exemples de bons ménages! Ils abondent. Ce fut, jadis, le couple Lacressonnière, un modèle d'union, et, parmi les plus jeunes, celui de M. Charles Maset et de Mlle Largillière, de Nicot et de Mlle Bilbaut-Vauchet, de Talazac et de Mlle Fauvel, de Tasquin et de Mlle Champion, de Romani, épousant la fille de son directeur, Mlle La-rochelle. Silvain, de la Comédie-Française, vient de faire son tour de France avec Mlle Hart-

mann, sa femme, qui partout a partagé son succès.

Un cas illustre d'homme étranger au théâtre, du moins comme acteur, et épousant une actrice, ce fut celui d'Alexandre Dumas père. Invité aux Tuileries, avec le sans-gêne qu'on lui connaît, il s'y rendit avec Mlle Ida Ferrier. «Mme Alexandre Dumas, sans doute?» lui demanda Louis-Philippe. Le célèbre romancier comprit, et Mlle Ida Ferrier, peu de temps après, devint Mme Alexandre Dumas.

Tout le monde parisien se rappelle encore le coup de passion qui fit de Sarah Bernhardt Mme Jacques Damala, et le chagrin que lamort prématurée de son mari causa à la grande tragédienne.

Enfin, pour revenir à notre point de départ, comme il sied à tout article qui se respecte, le cas de Réjane-Porel évoque en nous le souvenir de deux unions entre directeurs de théâtre et artistes: celui de Montigny avec Rose Chéri, et celui de M. Carvalho avec Mlle Miolhan.

Ce furent deux ménages modèles, dans la paix et la dignité, sont restées proverbiales. Preuve qu'entre artiste et directeur l'accord parfait peut subsister.

Mais au théâtre, comme à la ville, l'exemple à suivre n'est-il pas celui qu'on suit le moins?

TOUT-PARIS.

CHRONIQUE.

Les Dumas en Sorbonne.

M. Hyppolyte Parrigot, professeur de rhétorique au lycée Condorcet à Paris, a soutenu ces jours-ci à la Sorbonne une thèse pour le doctorat ès lettres sur le *Drame d'Alexandre Dumas*.

M. Parrigot n'est pas un universitaire sans éclat. Il a été licencié en 1874; il a fait beaucoup de critique dramatique et polémique contre M. Henry Becque. En outre, il fut des amis de Dumas fils. On pouvait donc attendre de lui une conférence intéressante; elle l'a été, gâtée seulement par un parti-pris d'outrance et de désinvolture dans le paradoxe où tombent souvent les professeurs quand ils retrouvent leur robe et mettent la toque sur l'oreille.

M. Parrigot prétend que Dumas père est un méconnu, au moins au théâtre; c'est le plus grand homme de théâtre du siècle, voire même de tous les siècles, jusqu'à Eschyle; tout le drame moderne est sorti de lui. MM. Larroumet et Faguet ont raillé judicieusement ces hyperboles démesurées.

Un chapitre plus juste est celui où M. Parrigot établit que Dumas fils, dans sa première manière, imita Dumas père et subit son influence. Ce n'est pas une révélation. Mais M. Parrigot prétend, non sans apparence de raison, que Dumas fils ne se dégagea jamais tout à fait de la romantique influence paternelle. Elle éclate dans la *Femme de Claude*, l'*Etrangère* et la *Princesse de Bagdad*. Elle se manifeste encore dans la *Route de Thèbes*, à propos de laquelle M. Parrigot donne cette note curieuse:

«La *Route de Thèbes*, ou plutôt la *Troublante* (Dumas fils s'était à la fin arrêté à ce titre), était un ouvrage du genre de la *Femme de Claude*, de l'*Etrangère*; ce que l'auteur n'avait dit et lu, la manière aussi dont il en parlait, vient à l'appui de ce chapitre. La pièce n'a pas été publiée, conformément à ses dispositions testamentaires. Mais peut-être n'est-ce pas outre passer sa volonté que de donner, au point de vue qui nous occupe, quelques renseignements précis sur une œuvre à propos de laquelle ont été imprimés beaucoup d'erreurs ou de suppositions erronées.

Didier, médecin, est un savant et un homme de génie, un homme supérieur (voir Antony). Il s'est marié trop tôt à une brave femme incapable de le comprendre, mais qui lui a donné une bonne fille, Geneviève. Didier a un élève de prédilection, Mathias, matérialiste décidé comme son maître, qui ne croit pas à "l'âme", et dont je me rappelle ces mots: "J'ai déjà vu, disait-il à Geneviève, des cerveaux sans pensée, mais jamais de pensée sans cerveau", et dans la même scène de l'acte Ier: "Si je te donnais un violent coup de bâton sur le cerveau, que dirait ton âme?" Elle te pardonnerait," répond Geneviève.

Dans cette famille ainsi composée d'hommes supérieurs et de femmes de cœur simple arrive la *Troublante*, Mathias, qui y reçoit l'hospitalité avec sa mère. Autrefois riche, le père était mort laissant sa femme et sa fille dans la gêne. Et Mathias a conservé un amer souvenir des leçons de piano, des omnibus avec la correspondance. Elle a vingt-deux ans, l'âge où la femme est "toute-puissante." Elle répand autour d'elle je ne sais quel charme irrésistible. Elle aime le luxe, elle est à la recherche au bonheur; elle a des idées à elle, nullement routinières, et beau-

coup plus que le commun des hommes. Elle va à son bon par des moyens qui étonnent. C'est la beauté et l'intelligence réunies Et c'est la femme.

On voit les ravages que peut faire autour d'elle cette superbe créature de libre esprit. On voit le drame, c'est à dire des êtres supérieurs, affaiblis des préjugés sur le mariage et autres, aux prises avec des âmes tout unies. Et l'on devine la portée symbolique de la pièce: matérialisme de nature, esprits forts et cœurs croyants, la chair et la foi. Dumas fils avait mis en cette œuvre le meilleur de lui-même, ses idées sur la science, la religion, sur le mariage, la société, la femme, la jeune fille bourgeoise et la société contemporaine. Ce que j'en ai pu entendre était d'une imagination et d'une beauté audacieuses.

Il va sans dire que la passion, pour mettre ces hautes conceptions en valeur, faisait rage. Je me souviens d'une scène, où la Troublante, recherchée par M. Dominique, qu'elle avait refusé pauvre et qui était devenu riche, et ne voulant pas se vendre en mariage (car, disait-elle, ou à peu près: lorsqu'une femme se vend, elle ne doit vendre d'elle que ce qu'elle peut reprendre), venait d'essayer une décharge de revolver dans la rue. Elle disait que le juge d'instruction l'avait interrogée comme une voleuse, et puis lui avait fait des propositions comme à une fille. Puis elle demandait, à Mathias de poisson. Et le savant médecin, Didier, l'aimait; et elle offrait à Mathias d'être son camarade dans la vie et Geneviève, la douce jeune fille, aimait Mathias.

C'en est assez de ces souvenirs, pour faire voir que la *Troublante*, qui semblait un effort admirable de raison pure, mettait en œuvre la passion et l'invention des Dumas. Et je vois encore le bon dramaturge, en son cabinet de Mary, le rouge appliqué sur sa table, sa tête blanche, si énergique et si expressive, baignée d'une pâle lumière, lisant avec bonheur et fermeté la scène du matérialiste Mathias avec Mathias, et rôtissant les théories savantes de remarques personnelles, où la fantaisie s'envolait par delà le connu et le visible. Je songeais à Fritz Sturler, à l'épilogue du *Comte Hermann*, à Antony, cependant que chaque côté du foyer souriaient les visages épanouis de Balzac et de Dumas père, formant avec l'auteur de la *Troublante* une vigoureuse trinité.

Le dénouement ne pouvait être que mélodramatique. Il était détestable, dit M. Larroumet, qui le connaît. M. Parrigot, qui le connaît aussi, hésite à se prononcer si net, dans son culte des Dumas. Mais Dumas lui-même semble avoir partagé l'avis de M. Larroumet, puisque, comme on sait, il a défendu par testament que la pièce, qui est entièrement écrite, fût représentée.

Entre parenthèse, M. Parrigot a émis une opinion curieuse. La voici sans commentaires: "Fragro et son successeur immédiat Napoléon..."

Un peu plus tard, M. Parrigot dit que Dumas fils a découvert le demi monde: "Mais les lettres ont existé de tout temps", s'est écrié M. le Joven—Ce n'est pas tout à fait la même chose, a dit doucement M. Larroumet, avec sa grande compétence. Et ces messieurs ont discuté un instant sur ces mœurs délicates, avec intérêt.

Opinions successives: M. Jules Lemaitre n'a pas toujours professé que l'enseignement classique est "un anachronisme effronté" et la croyance

CHRONIQUE.

Les Dumas en Sorbonne.

M. Hyppolyte Parrigot, professeur de rhétorique au lycée Condorcet à Paris, a soutenu ces jours-ci à la Sorbonne une thèse pour le doctorat ès lettres sur le *Drame d'Alexandre Dumas*.

M. Parrigot n'est pas un universitaire sans éclat. Il a été licencié en 1874; il a fait beaucoup de critique dramatique et polémique contre M. Henry Becque. En outre, il fut des amis de Dumas fils. On pouvait donc attendre de lui une conférence intéressante; elle l'a été, gâtée seulement par un parti-pris d'outrance et de désinvolture dans le paradoxe où tombent souvent les professeurs quand ils retrouvent leur robe et mettent la toque sur l'oreille.

M. Parrigot prétend que Dumas père est un méconnu, au moins au théâtre; c'est le plus grand homme de théâtre du siècle, voire même de tous les siècles, jusqu'à Eschyle; tout le drame moderne est sorti de lui. MM. Larroumet et Faguet ont raillé judicieusement ces hyperboles démesurées.

Un chapitre plus juste est celui où M. Parrigot établit que Dumas fils, dans sa première manière, imita Dumas père et subit son influence. Ce n'est pas une révélation. Mais M. Parrigot prétend, non sans apparence de raison, que Dumas fils ne se dégagea jamais tout à fait de la romantique influence paternelle. Elle éclate dans la *Femme de Claude*, l'*Etrangère* et la *Princesse de Bagdad*. Elle se manifeste encore dans la *Route de Thèbes*, à propos de laquelle M. Parrigot donne cette note curieuse:

«La *Route de Thèbes*, ou plutôt la *Troublante* (Dumas fils s'était à la fin arrêté à ce titre), était un ouvrage du genre de la *Femme de Claude*, de l'*Etrangère*; ce que l'auteur n'avait dit et lu, la manière aussi dont il en parlait, vient à l'appui de ce chapitre. La pièce n'a pas été publiée, conformément à ses dispositions testamentaires. Mais peut-être n'est-ce pas outre passer sa volonté que de donner, au point de vue qui nous occupe, quelques renseignements précis sur une œuvre à propos de laquelle ont été imprimés beaucoup d'erreurs ou de suppositions erronées.

Didier, médecin, est un savant et un homme de génie, un homme supérieur (voir Antony). Il s'est marié trop tôt à une brave femme incapable de le comprendre, mais qui lui a donné une bonne fille, Geneviève. Didier a un élève de prédilection, Mathias, matérialiste décidé comme son maître, qui ne croit pas à "l'âme", et dont je me rappelle ces mots: "J'ai déjà vu, disait-il à Geneviève, des cerveaux sans pensée, mais jamais de pensée sans cerveau", et dans la même scène de l'acte Ier: "Si je te donnais un violent coup de bâton sur le cerveau, que dirait ton âme?" Elle te pardonnerait," répond Geneviève.

Dans cette famille ainsi composée d'hommes supérieurs et de femmes de cœur simple arrive la *Troublante*, Mathias, qui y reçoit l'hospitalité avec sa mère. Autrefois riche, le père était mort laissant sa femme et sa fille dans la gêne. Et Mathias a conservé un amer souvenir des leçons de piano, des omnibus avec la correspondance. Elle a vingt-deux ans, l'âge où la femme est "toute-puissante." Elle répand autour d'elle je ne sais quel charme irrésistible. Elle aime le luxe, elle est à la recherche au bonheur; elle a des idées à elle, nullement routinières, et beau-

coup plus que le commun des hommes. Elle va à son bon par des moyens qui étonnent. C'est la beauté et l'intelligence réunies Et c'est la femme.

On voit les ravages que peut faire autour d'elle cette superbe créature de libre esprit. On voit le drame, c'est à dire des êtres supérieurs, affaiblis des préjugés sur le mariage et autres, aux prises avec des âmes tout unies. Et l'on devine la portée symbolique de la pièce: matérialisme de nature, esprits forts et cœurs croyants, la chair et la foi. Dumas fils avait mis en cette œuvre le meilleur de lui-même, ses idées sur la science, la religion, sur le mariage, la société, la femme, la jeune fille bourgeoise et la société contemporaine. Ce que j'en ai pu entendre était d'une imagination et d'une beauté audacieuses.

Il va sans dire que la passion, pour mettre ces hautes conceptions en valeur, faisait rage. Je me souviens d'une scène, où la Troublante, recherchée par M. Dominique, qu'elle avait refusé pauvre et qui était devenu riche, et ne voulant pas se vendre en mariage (car, disait-elle, ou à peu près: lorsqu'une femme se vend, elle ne doit vendre d'elle que ce qu'elle peut reprendre), venait d'essayer une décharge de revolver dans la rue. Elle disait que le juge d'instruction l'avait interrogée comme une voleuse, et puis lui avait fait des propositions comme à une fille. Puis elle demandait, à Mathias de poisson. Et le savant médecin, Didier, l'aimait; et elle offrait à Mathias d'être son camarade dans la vie et Geneviève, la douce jeune fille, aimait Mathias.

C'en est assez de ces souvenirs, pour faire voir que la *Troublante*, qui semblait un effort admirable de raison pure, mettait en œuvre la passion et l'invention des Dumas. Et je vois encore le bon dramaturge, en son cabinet de Mary, le rouge appliqué sur sa table, sa tête blanche, si énergique et si expressive, baignée d'une pâle lumière, lisant avec bonheur et fermeté la scène du matérialiste Mathias avec Mathias, et rôtissant les théories savantes de remarques personnelles, où la fantaisie s'envolait par delà le connu et le visible. Je songeais à Fritz Sturler, à l'épilogue du *Comte Hermann*, à Antony, cependant que chaque côté du foyer souriaient les visages épanouis de Balzac et de Dumas père, formant avec l'auteur de la *Troublante* une vigoureuse trinité.

Le dénouement ne pouvait être que mélodramatique. Il était détestable, dit M. Larroumet, qui le connaît. M. Parrigot, qui le connaît aussi, hésite à se prononcer si net, dans son culte des Dumas. Mais Dumas lui-même semble avoir partagé l'avis de M. Larroumet, puisque, comme on sait, il a défendu par testament que la pièce, qui est entièrement écrite, fût représentée.

Entre parenthèse, M. Parrigot a émis une opinion curieuse. La voici sans commentaires: "Fragro et son successeur immédiat Napoléon..."

Un peu plus tard, M. Parrigot dit que Dumas fils a découvert le demi monde: "Mais les lettres ont existé de tout temps", s'est écrié M. le Joven—Ce n'est pas tout à fait la même chose, a dit doucement M. Larroumet, avec sa grande compétence. Et ces messieurs ont discuté un instant sur ces mœurs délicates, avec intérêt.

Opinions successives: M. Jules Lemaitre n'a pas toujours professé que l'enseignement classique est "un anachronisme effronté" et la croyance

CHRONIQUE.

Les Dumas en Sorbonne.

M. Hyppolyte Parrigot, professeur de rhétorique au lycée Condorcet à Paris, a soutenu ces jours-ci à la Sorbonne une thèse pour le doctorat ès lettres sur le *Drame d'Alexandre Dumas*.

M. Parrigot n'est pas un universitaire sans éclat. Il a été licencié en 1874; il a fait beaucoup de critique dramatique et polémique contre M. Henry Becque. En outre, il fut des amis de Dumas fils. On pouvait donc attendre de lui une conférence intéressante; elle l'a été, gâtée seulement par un parti-pris d'outrance et de désinvolture dans le paradoxe où tombent souvent les professeurs quand ils retrouvent leur robe et mettent la toque sur l'oreille.

M. Parrigot prétend que Dumas père est un méconnu, au moins au théâtre; c'est le plus grand homme de théâtre du siècle, voire même de tous les siècles, jusqu'à Eschyle; tout le drame moderne est sorti de lui. MM. Larroumet et Faguet ont raillé judicieusement ces hyperboles démesurées.

Un chapitre plus juste est celui où M. Parrigot établit que Dumas fils, dans sa première manière, imita Dumas père et subit son influence. Ce n'est pas une révélation. Mais M. Parrigot prétend, non sans apparence de raison, que Dumas fils ne se dégagea jamais tout à fait de la romantique influence paternelle. Elle éclate dans la *Femme de Claude*, l'*Etrangère* et la *Princesse de Bagdad*. Elle se manifeste encore dans la *Route de Thèbes*, à propos de laquelle M. Parrigot donne cette note curieuse:

«La *Route de Thèbes*, ou plutôt la *Troublante* (Dumas fils s'était à la fin arrêté à ce titre), était un ouvrage du genre de la *Femme de Claude*, de l'*Etrangère*; ce que l'auteur n'avait dit et lu, la manière aussi dont il en parlait, vient à l'appui de ce chapitre. La pièce n'a pas été publiée, conformément à ses dispositions testamentaires. Mais peut-être n'est-ce pas outre passer sa volonté que de donner, au point de vue qui nous occupe, quelques renseignements précis sur une œuvre à propos de laquelle ont été imprimés beaucoup d'erreurs ou de suppositions erronées.

Didier, médecin, est un savant et un homme de génie, un homme supérieur (voir Antony). Il s'est marié trop tôt à une brave femme incapable de le comprendre, mais qui lui a donné une bonne fille, Geneviève. Didier a un élève de prédilection, Mathias, matérialiste décidé comme son maître, qui ne croit pas à "l'âme", et dont je me rappelle ces mots: "J'ai déjà vu, disait-il à Geneviève, des cerveaux sans pensée, mais jamais de pensée sans cerveau", et dans la même scène de l'acte Ier: "Si je te donnais un violent coup de bâton sur le cerveau, que dirait ton âme?" Elle te pardonnerait," répond Geneviève.

Dans cette famille ainsi composée d'hommes supérieurs et de femmes de cœur simple arrive la *Troublante*, Mathias, qui y reçoit l'hospitalité avec sa mère. Autrefois riche, le père était mort laissant sa femme et sa fille dans la gêne. Et Mathias a conservé un amer souvenir des leçons de piano, des omnibus avec la correspondance. Elle a vingt-deux ans, l'âge où la femme est "toute-puissante." Elle répand autour d'elle je ne sais quel charme irrésistible. Elle aime le luxe, elle est à la recherche au bonheur; elle a des idées à elle, nullement routinières, et beau-

coup plus que le commun des hommes. Elle va à son bon par des moyens qui étonnent. C'est la beauté et l'intelligence réunies Et c'est la femme.

On voit les ravages que peut faire autour d'elle cette superbe créature de libre esprit. On voit le drame, c'est à dire des êtres supérieurs, affaiblis des préjugés sur le mariage et autres, aux prises avec des âmes tout unies. Et l'on devine la portée symbolique de la pièce: matérialisme de nature, esprits forts et cœurs croyants, la chair et la foi. Dumas fils avait mis en cette œuvre le meilleur de lui-même, ses idées sur la science, la religion, sur le mariage, la société, la femme, la jeune fille bourgeoise et la société contemporaine. Ce que j'en ai pu entendre était d'une imagination et d'une beauté audacieuses.

Il va sans dire que la passion, pour mettre ces hautes conceptions en valeur, faisait rage. Je me souviens d'une scène, où la Troublante, recherchée par M. Dominique, qu'elle avait refusé pauvre et qui était devenu riche, et ne voulant pas se vendre en mariage (car, disait-elle, ou à peu près: lorsqu'une femme se vend, elle ne doit vendre d'elle que ce qu'elle peut reprendre), venait d'essayer une décharge de revolver dans la rue. Elle disait que le juge d'instruction l'avait interrogée comme une voleuse, et puis lui avait fait des propositions comme à une fille. Puis elle demandait, à Mathias de poisson. Et le savant médecin, Didier, l'aimait; et elle offrait à Mathias d'être son camarade dans la vie et Geneviève, la douce jeune fille, aimait Mathias.

C'en est assez de ces souvenirs, pour faire voir que la *Troublante*, qui semblait un effort admirable de raison pure, mettait en œuvre la passion et l'invention des Dumas. Et je vois encore le bon dramaturge, en son cabinet de Mary, le rouge appliqué sur sa table, sa tête blanche, si énergique et si expressive, baignée d'une pâle lumière, lisant avec bonheur et fermeté la scène du matérialiste Mathias avec Mathias, et rôtissant les théories savantes de remarques personnelles, où la fantaisie s'envolait par delà le connu et le visible. Je songeais à Fritz Sturler, à l'épilogue du *Comte Hermann*, à Antony, cependant que chaque côté du foyer souriaient les visages épanouis de Balzac et de Dumas père, formant avec l'auteur de la *Troublante* une vigoureuse trinité.

Le dénouement ne pouvait être que mélodramatique. Il était détestable, dit M. Larroumet, qui le connaît. M. Parrigot, qui le connaît aussi, hésite à se prononcer si net, dans son culte des Dumas. Mais Dumas lui-même semble avoir partagé l'avis de M. Larroumet, puisque, comme on sait, il a défendu par testament que la pièce, qui est entièrement écrite, fût représentée.

Entre parenthèse, M. Parrigot a émis une opinion curieuse. La voici sans commentaires: "Fragro et son successeur immédiat Napoléon..."

Un peu plus tard, M. Parrigot dit que Dumas fils a découvert le demi monde: "Mais les lettres ont existé de tout temps", s'est écrié M. le Joven—Ce n'est pas tout à fait la même chose, a dit doucement M. Larroumet, avec sa grande compétence. Et ces messieurs ont discuté un instant sur ces mœurs délicates, avec intérêt.

Opinions successives: M. Jules Lemaitre n'a pas toujours professé que l'enseignement classique est "un anachronisme effronté" et la croyance

CHRONIQUE.

Les Dumas en Sorbonne.

M. Hyppolyte Parrigot, professeur de rhétorique au lycée Condorcet à Paris, a soutenu ces jours-ci à la Sorbonne une thèse pour le doctorat ès lettres sur le *Drame d'Alexandre Dumas*.

M. Parrigot n'est pas un universitaire sans éclat. Il a été licencié en 1874; il a fait beaucoup de critique dramatique et polémique contre M. Henry Becque. En outre, il fut des amis de Dumas fils. On pouvait donc attendre de lui une conférence intéressante; elle l'a été, gâtée seulement par un parti-pris d'outrance et de désinvolture dans le paradoxe où tombent souvent les professeurs quand ils retrouvent leur robe et mettent la toque sur l'oreille.

M. Parrigot prétend que Dumas père est un méconnu, au moins au théâtre; c'est le plus grand homme de théâtre du siècle, voire même de tous les siècles, jusqu'à Eschyle; tout le drame moderne est sorti de lui. MM. Larroumet et Faguet ont raillé judicieusement ces hyperboles démesurées.

Un chapitre plus juste est celui où M. Parrigot établit que Dumas fils, dans sa première manière, imita Dumas père et subit son influence. Ce n'est pas une révélation. Mais M. Parrigot prétend, non sans apparence de raison, que Dumas fils ne se dégagea jamais tout à fait de la romantique influence paternelle. Elle éclate dans la *Femme de Claude*, l'*Etrangère* et la *Princesse de Bagdad*. Elle se manifeste encore dans la *Route de Thèbes*, à propos de laquelle M. Parrigot donne cette note curieuse:

«La *Route de Thèbes*, ou plutôt la *Troublante* (Dumas fils s'était à la fin arrêté à ce titre), était un ouvrage du genre de la *Femme de Claude*, de l'*Etrangère*; ce que l'auteur n'avait dit et lu, la manière aussi dont il en parlait, vient à l'appui de ce chapitre. La pièce n'a pas été publiée, conformément à ses dispositions testamentaires. Mais peut-être n'est-ce pas outre passer sa volonté que de donner, au point de vue qui nous occupe, quelques renseignements précis sur une œuvre à propos de laquelle ont été imprimés beaucoup d'erreurs ou de suppositions erronées.

Didier, médecin, est un savant et un homme de génie, un homme supérieur (voir Antony). Il s'est marié trop tôt à une brave femme incapable de le comprendre, mais qui lui a donné une bonne fille, Geneviève. Didier a un élève de prédilection, Mathias, matérialiste décidé comme son maître, qui ne croit pas à "l'âme", et dont je me rappelle ces mots: "J'ai déjà vu, disait-il à Geneviève, des cerveaux sans pensée, mais jamais de pensée sans cerveau", et dans la même scène de l'acte Ier: "Si je te donnais un violent coup de bâton sur le cerveau, que dirait ton âme?" Elle te pardonnerait," répond Geneviève.

Dans cette famille ainsi composée d'hommes supérieurs et de femmes de cœur simple arrive la *Troublante*, Mathias, qui y reçoit l'hospitalité avec sa mère. Autrefois riche, le père était mort laissant sa femme et sa fille dans la gêne. Et Mathias a conservé un amer souvenir des leçons de piano, des omnibus avec la correspondance. Elle a vingt-deux ans, l'âge où la femme est "toute-puissante." Elle répand autour d'elle je ne sais quel charme irrésistible. Elle aime le luxe, elle est à la recherche au bonheur; elle a des idées à elle, nullement routinières, et beau-

coup plus que le commun des hommes. Elle va à son bon par des moyens qui étonnent. C'est la beauté et l'intelligence réunies Et c'est la femme.

On voit les ravages que peut faire autour d'elle cette superbe créature de libre esprit. On voit le drame, c'est à dire des êtres supérieurs, affaiblis des préjugés sur le mariage et autres, aux prises avec des âmes tout unies. Et l'on devine la portée symbolique de la pièce: matérialisme de nature, esprits forts et cœurs croyants, la chair et la foi. Dumas fils avait mis en cette œuvre le meilleur de lui-même, ses idées sur la science, la religion, sur le mariage, la société, la femme, la jeune fille bourgeoise et la société contemporaine. Ce que j'en ai pu entendre était d'une imagination et d'une beauté audacieuses.

Il va sans dire que la passion, pour mettre ces hautes conceptions en valeur, faisait rage. Je me souviens d'une scène, où la Troublante, recherchée par M. Dominique, qu'elle avait refusé pauvre et qui était devenu riche, et ne voulant pas se vendre en mariage (car, disait-elle, ou à peu près: lorsqu'une femme se vend, elle ne doit vendre d'elle que ce qu'elle peut reprendre), venait d'essayer une décharge de revolver dans la rue. Elle disait que le juge d'instruction l'avait interrogée comme une voleuse, et puis lui avait fait des propositions comme à une fille. Puis elle demandait, à Mathias de poisson. Et le savant médecin, Didier, l'aimait; et elle offrait à Mathias d'être son camarade dans la vie et Geneviève, la douce jeune fille, aimait Mathias.

C'en est assez de ces souvenirs, pour faire voir que la *Troublante*, qui semblait un effort admirable de raison pure, mettait en œuvre la passion et l'invention des Dumas. Et je vois encore le bon dramaturge, en son cabinet de Mary, le rouge appliqué sur sa table, sa tête blanche, si énergique et si expressive, baignée d'une pâle lumière, lisant avec bonheur et fermeté la scène du matérialiste Mathias avec Mathias, et rôtissant les théories savantes de remarques personnelles, où la fantaisie s'envolait par delà le connu et le visible. Je songeais à Fritz Sturler, à l'épilogue du *Comte Hermann*, à Antony, cependant que chaque côté du foyer souriaient les visages épanouis de Balzac et de Dumas père, formant avec l'auteur de la *Troublante* une vigoureuse trinité.

Le dénouement ne pouvait être que mélodramatique. Il était détestable, dit M. Larroumet, qui le connaît. M. Parrigot, qui le connaît aussi, hésite à se prononcer si net, dans son culte des Dumas. Mais Dumas lui-même semble avoir partagé l'avis de M. Larroumet, puisque, comme on sait, il a défendu par testament que la pièce, qui est entièrement écrite, fût représentée.

Entre parenthèse, M. Parrigot a émis une opinion curieuse. La voici sans commentaires: "Fragro et son successeur immédiat Napoléon..."

Un peu plus tard, M. Parrigot dit que Dumas fils a découvert le demi monde: "Mais les lettres ont existé de tout temps", s'est écrié M. le Joven—Ce n'est pas tout à fait la même chose, a dit doucement M. Larroumet, avec sa grande compétence. Et ces messieurs ont discuté un instant sur ces mœurs délicates, avec intérêt.

Opinions successives: M. Jules Lemaitre n'a pas toujours professé que l'enseignement classique est "un anachronisme effronté" et la croyance

CHRONIQUE.

Les Dumas en Sorbonne.